5

SAGLIER

L'ANGE GARDIEN

MYSTÈRE EN UN ACTE

NOUVELLE EDITION



PARIS
C. VAUBAILLON, ÉDITEUR
85, RUE SAINT-MARTIN

1923

SAGLIER

L'ANGE GARDIEN

MYSTÈRE EN UN ACTE

NOUVELLE EDITION



PARIS
C. VAUBAILLON, ÉDITEUR
85, RUE SAINT-MARTIN

1923

En haut, les gabiers ! *(Intervalle de silence.)*

Deuxième coup de sifflet, plus prolongé que le premier, et même voix répétant le commandement :

Ohé ! à la hune ! hissez le mât ! *(Intervalle de silence.)*

Troisième coup de sifflet, encore plus prolongé. Voix répétant le commandement :

Aux voiles !... largue, largue, carguez !

LA MÊME VOIX.

Hé ! là-haut ! petit mousse, ne te tiens pas à rien faire. Chante au moins ta chanson.

LE MOUSSE

Et le capitaine, qu'est-ce qu'il dira ?

UNE AUTRE VOIX.

Le capitaine permet.

LE MOUSSE.

Merci. — En avant la musique !

Air de *Zampa* : *Gente jouvencelle.*

Que de l'onde amère
La brise légère
Prolonge le repos ;
Ou que la tempête
Contre nous s'apprête
A soulever les flots,
Rien ne nous arrêtera :
Le navire,

Qu'on admire,
Triomphant au port arrivera. *(Le chœur répète.)*

Un nouveau coup de sifflet : Voix répétant le commandement :

Tous les matelots à la manœuvre ! — *(Au mousse).* — Hé ! là-haut, continue.

LE MOUSSE.

En quel lieu du monde
Que nous porte l'onde,
Je veux (c'est mon bonheur)
Graver sur la pierre
Le nom de ma mère,
Seul nom doux à mon cœur.
Partout chacun le lira :
O Marie,
Tant chérie,
Partout chacun vous invoquera !

(Reprise du chœur).

(Un roulement de tambour).

VOIX FORTE.

Demain, six heures du matin, départ du navire l'*Eldorado* pour la Californie.

SCÈNE II

LOUISE, PUIS CLAIRE, PUIS GENEVIÈVE.

Louise *(entrant en scène par le fond, à gauche).*

Quel contretemps ! demain seulement... au lieu de ce soir... *(se résignant).* Enfin !...

CLAIRE *(entrant précipitamment par le deuxième plan à droite).*

Pardon, n'est-ce pas là que stationne le navire en partance ?

LOUISE.

Oui, pour San-Francisco.

CLAIRE.

Ce soir ?

LOUISE.

Non, demain matin, à six heures.

GENEVIÈVE *(qui est arrivée par le fond et qui a entendu).*

Vous en êtes sûre, mademoiselle ?

LOUISE.

Parfaitement sûre ; et c'est un retard qu'il me faut subir moi-même.

GENEVIÈVE.

Et moi comme vous.

CLAIRE.

Et moi de même.

LOUISE.

Enchantée, mesdemoiselles, de vous avoir pour compagnes de voyage... et de malheur !... car, comme moi, sans doute, vous allez chercher fortune ?

CLAIRE.

Moi, je me sauve de prison.

GENEVIÈVE.

Moi, je n'ai de gîte nulle part ; peut-être en trouverai-je un au bout du monde.

LOUISE.

Trois histoires à raconter. Pour mériter votre confiance, je dois d'abord vous dire la mienne, écoutez donc :

Couturière, à 40 centimes par jour, il m'eût fallu du temps pour devenir millionnaire. Je veux l'être. Dernièrement, j'ai lu qu'il existe un pays, la Californie, où l'or se ramasse à la pelle. J'irai jusque-là, me suis-je dit, et j'en reviendrai riche. Mes petites économies suffiront juste pour payer le voyage. *(Avec émotion).* Mais je pars avec deux regrets au cœur : Le regret de quitter ma mère... ô ma mère, si je vous quitte, c'est parce que je vous aime et, au retour, afin de vous établir dans un palais. L'autre regret... devinez : C'est la sainte Vierge. Oui, tous les samedis et les veilles de fête, j'avais la charge de parer son autel... c'était la joie de ma vie... hélas ! je ne l'aurais plus ! Que dis-je ? riche bientôt, je lui bâtirai un temple magnifique, où jamais autre que moi n'aura soin de son autel.

CLAIRE *(parole prompte, récit embrouillé).*

Pour moi, je n'ai ni l'imagination remplie

de si beaux rêves, ni le cœur tourmenté par de si tendres regrets. Voici mon histoire : J'étais au couvent. D'abord je dois vous dire qu'on m'y persécutait... toujours à me surveiller... toujours des reproches : tête vive !... paresseuse !... écervelée !... bref, l'autre jour, on me punit injustement. Jugez plutôt : c'était pendant l'étude : Vous causez, me dit-on. Et vrai, je ne causais pas... en ce moment-là. La preuve, c'est que j'étais occupée à manger des bonbons, que m'avait passés ma voisine, du baptême de sa petite sœur. Or, vous en conviendrez, quand on a la bouche pleine, on ne peut pas... donc, je ne causais pas. C'est égal, on me punit. Je crie à l'injustice. On double la punition. Soit ! triplez-la. C'est ce qu'on fait. Vous comprenez qu'il n'y avait plus moyen d'y tenir. Aussi, ce matin, voyant la porte ouverte, je m'esquive... et me voilà. Je pars avec vous.

LOUISE.

Comment ! les fatigues, les privations, les horribles inconvénients d'un long voyage en mer, plutôt que de subir une petite punition !...

CLAIRE.

Dites, s'il vous plaît, mademoiselle, une grosse et intolérable injustice...

LOUISE.

Mais les frais de voyage ?

CLAIRE.

Vous m'y faites songer... tout à l'heure, en m'en parlant, vous m'avez donné un peu d'inquiétude. Est-ce bien plus cher qu'une course d'omnibus ?

LOUISE.

C'est égal : ça ne m'arrêtera pas. Je connais le nom du capitaine : il est mon parent. Je demanderai à le voir, et, me cachant en quelque coin, j'attendrai qu'on soit en pleine mer. Alors, je me montrerai et il faudra bien que mon parent me garde ; il ne se débarassera pas de moi en me jetant aux requins.

GENEVIÈVE.

A moi de parler. Mon récit sera bien court. Je suis orpheline. Un frère de mon père, un vieux marin, mon seul parent, me mande auprès de lui, à San-Francisco. J'ai bien hésité ; mais, plutôt que de vivre isolée et sans appui, je me décide à le rejoindre.

CLAIRE.

A merveille ! Nous voilà trois : formons une petite communauté, associons-nous. Donc, nous faisons bourse commune.

LOUISE *(souriant à Claire)*.

Quelle part y apporterez-vous ?

CLAIRE.

Ma part de dépense. Voyons d'abord : qui se charge du souper ?

GENEVIÈVE.

Et du gîte, jusqu'à demain matin ?

LOUISE.

Rien de plus simple. Nous nous priverons de souper ; et cette nuit, nous la passerons ici.

CLAIRE.

Y songez-vous ? Quand on est à jeun, et qu'on n'a fait que courir, depuis ce matin... il faut que je l'avoue, le remords de ma conduite me déchire... l'estomac.

GENEVIÈVE.

Et puis ce n'est vraiment pas prudent de passer la nuit en plein air, au bord de la mer surtout... l'air est si vif !...

LOUISE

Mes chères compagnes, si vous ne savez pas mieux souffrir, je vous conseille de renoncer à vos projets de voyage. (*On entend le son d'une cloche*). Qu'est-ce que cela ?

CLAIRE (*s'animant*).

La cloche d'un couvent... Je m'y connais. (*Avec effroi*) : Comment ! un couvent, ici !

GENEVIÈVE.

Tout à côté ; vous en voyez les murs et la porte. On y est très hospitalier.

CLAIRE.

Dire que cette cloche a sonné le souper. Heureuse cloche ! ou plutôt heureuses celles qu'elle réunit maintenant à table ! Une idée ! Si nous allions là, demander le pain et le logement ?

GENEVIÈVE.

Excellente idée, à laquelle je me range, pour ne pas dormir en plein air !...

CLAIRE.

Et n'avoir pas le ciel de là-haut pour ciel de lit. *(A Louise)* : Vous ne dites rien ; donc, vous consentez. *(Se dirigeant vers le couvent)* : Hâtons-nous.

LOUISE.

Vous irez sans moi. Je reste.

CLAIRE.

Et votre dîner ?

LOUISE.

Je m'en passerai.

CLAIRE.

Vous êtes bien heureuse de n'avoir besoin que de vos chimères pour vous régaler.

GENEVIÈVE.

Mais où passerez-vous la nuit ?

LOUISE.

Ici.

CLAIRE.

C'est juste. N'a-t-elle pas ses châteaux en Espagne pour se loger ? Chacun son goût. Vous ne nous en voulez pas de ce que nous suivons le nôtre ? *(Louise fait signe que non.)* Donc, à demain matin.

LOUISE *(les reconduisant)*.

A demain ! Six heures ! N'oubliez pas ! *(Après que les deux jeunes filles sont sorties)* : Cette démarche, je me la serais reprochée comme indiscrète... et puis, j'aime mieux rester à portée du navire ; j'aurais trop peur qu'il ne partît sans moi.

SCÈNE III.

LOUISE *(seule)*.

(On entend dans le lointain le chant d'un cantique.)

Qu'entends-je ?... des chants... *(Elle écoute. — Après le premier couplet :)* ces chants sont doux et pieux ! Ils me recueillent et me font du bien. *(Elle se met à genoux)*. Qu'ils soient ma prière du soir ! *(Deuxième couplet du même cantique.)* C'est fini !... *(Elle se relève.)* Maintenant, il

faut pourvoir au moyen de passer la nuit... *(Elle va au berceau de verdure :)* Pauvre oiseau délaissé et tremblant, voici un nid que la Providence semble avoir tout exprès disposé pour toi *(Elle s'y blottit)*.

Elle avait bien besoin, vraiment, cette échappée du couvent, de me tant parler de sa faim et de son appétit... on dirait que cela est contagieux... Je n'y songeais pas, mais, en l'écoutant, je me sentais peu à peu prise du même mal... C'est que, depuis mon léger repas de ce matin, j'ai marché longtemps, et de longues heures se sont passées... Sur pied dès le point du jour, après avoir cheminé quelques heures, je partageai avec un pauvre mes dernières provisions... Ce soir, me disais-je, je souperai à bord... Le soir est venu... même la nuit... Dieu ! qu'il fait sombre ! et que je me sens seule ici !... Partagée entre la faim et la peur, que vais-je devenir ? Bon ! pour n'avoir plus peur, fermons les yeux... pour n'avoir plus faim, dormons... Le proverbe dit : Qui dort dîne.

O mon ange gardien ! à vous, je vous demande d'apaiser ma faim. Et vous, très bonne et très sainte Vierge, je vous supplie de protéger ma peur...

Air : *Ma belle nuit, oh ! sois plus lente*
(Félicien David, *le Désert*).

Rendez la nuit moins effrayante,
Doux pensers, dont mon cœur s'enivre ;

En songe, au moins, sois-moi présente,
Fortune, que je vais poursuivre !

Je cède à ta force accablante,
O sommeil ! à toi je me livre,
Quand de faim je tombe mourante,
Je vais manger en rêve et vivre.

SCÈNE IV.

L'ANGE (Amélie), LOUISE *(endormie).*

(Quand Louise est endormie, la musique continue la même mélodie. Amélie entre par le fond, venant du couvent. Elle tient dans sa main une corbeille, s'avance doucement, vient près de Louise, la regarde).

L'ANGE *(à voix basse).*

Elle dort ! Alors je puis librement remplir mon petit ministère.

(Il dépose sa corbeille et découvre une lanterne sourde. La scène s'illumine).

Servons-lui son dîner, près d'elle.

Air : *Le trouble et la frayeur dont mon âme est atteinte (Domino noir).*

Tu n'avais pas voulu qu'au voisin monastère
On te rendit service et l'on te fit du bien ;
Mais il vient te dresser sa table hospitalière ;
Tu dors, tu n'en sauras rien.

(Il tire successivement de la corbeille tout ce qu'elle contient).

Mettons de l'ordre à disposer tout cela : d'abord, les choses solides... Pauvre sœur ! sa respiration est plaintive... elle souffre... de la faim, sans doute... Maintenant, les friandises... il en faut bien, pour la récompenser de son jeûne... les gâteaux, et le reste... C'est cela !... Tout y est-il ? Ah ! et de quoi boire! j'oubliais... Autrement, tous ces dons ne serviraient qu'à l'étouffer. Cette fois tout est prêt.

(Regardant Louise, mais parlant à voix basse et sans l'éveiller).

Vous êtes servie, ma bonne et chère demoiselle !

Même air.

Hé quoi ! servie ainsi ! comme on sert une [reine !
— Oui. — Mais qui donc s'est fait ton ange [et ton soutien ?
— Qui ? tu l'ignoreras, et ce sera ta peine :
Tu dors, tu n'en sauras rien.

Maintenant, cachons-nous, et éveillons-la.

(L'Ange se cache derrière le feuillage et frappe dans ses mains. La musique s'arrête en même temps et brusquement).

LOUISE *(s'éveillant en sursaut).*

Hé ! qu'y a-t-il ? Qu'est-ce donc qui m'a éveillée ? Quel dommage ! J'étais en face d'un

festin superbe, et tout autour de moi... *(elle regarde et voit tous les apprêts)*. Hein ! que vois-je ? il paraît que je rêve encore... C'est étrange ! pourtant, je me sens bien éveillée... *(Elle se dresse.)* Est-ce possible ? Je rêve que je suis éveillée. Et ces objets, je rêve donc que je les vois... *(elle y met la main)* que je les touche... *(elle y goûte)* que je les mange... Soit ! continuons à rêver... *(elle mange.)* Le rêve est excellent, et plein de douceur.

Je n'y puis croire... ou bien suis-je transportée au pays des Fées ?... ah ! mon Dieu ! Tout cela est peut-être diabolique... Je n'y toucherai plus. Non, non. Qui sait ? Ces belles et bonnes choses, venant du démon, donc elles sont empoisonnées. O mon bon ange, soutenez-moi ; forte est la tentation, grande est ma faim... mais je ne veux pas pécher.

L'ANGE *(de l'endroit où il est caché)*.

Enfant, ne crains pas, mange ; Dieu a eu pitié de toi : ces dons te viennent de sa providence.

LOUISE *(regardant autour d'elle sans voir personne)*.

Qu'entends-je ? et qui me parle ?

L'ANGE.

Un cœur ami du tien, mais qu'en vain tu chercherais à connaître.

LOUISE.

Qui donc êtes-vous ?

L'ANGE.

L'envoyé de Dieu, pour t'assister.

LOUISE.

Mon bon ange, alors. C'est lui que j'entends, lui à qui je dois ce repas vraiment céleste !

L'ANGE.

Tu peux le croire. Alors, mange sans crainte.

LOUISE *(se remettant à manger)*.

Grand merci, mon bon ange ! je vous crois et je vous obéis.

L'ANGE *(de l'endroit où il est caché)*.

Air : *Une fée, un bon ange (Domino noir)*

Oui, crois-en ton bon ange
Assistant tes besoins ;
Il blâme ta conduite étrange,
Et tu vois comment il se venge :
C'est en te prodiguant ses soins ;
Car il ne t'en aime pas moins.
Oui, je suis ton bon ange,
Et, pour ce peu de bien,
Si Dieu m'offre un échange,
Ah ! je ne lui demande rien
Qu'un bonheur, et c'est le tien.

LOUISE *(ayant fini de manger)*

Notre Seigneur a commandé qu'on recueillît

les restes... et je voudrais bien, je devrais... mais impossible... la fatigue... le sommeil... impossible de résister... *(elle se rendort)* [1].

L'ANGE *(reparaissant).*

C'est moi que regarde ce dernier soin *(il remet tout dans la corbeille).* Chère sœur ! la voilà soulagée... maintenant, elle dormira d'un bon sommeil... Et moi-même, ayant accompli ma mission, je puis rentrer au couvent. Mais je la laisse seule... ô Marie, mère des enfants délaissés, protectrice de ceux qui sont en péril, vous qui remettez dans leur droit chemin les égarés, je vous conjure de vous établir ici la gardienne de cette inconnue et, durant toute sa vie, sa sauvegarde et son infaillible conseillère. Je la quitte, pour ne plus la revoir... Si je lui laissais un souvenir... cette croix d'or, que chacune de nous porte au couvent, et sur laquelle est gravé mon nom... *(elle la détache et la passe au cou de Louise.)*

Je cède à ta force accablante,
O sommeil ! à toi je me livre ;
Mais quand je m'incline mourante,
En songe, ô Dieu ! faites-moi vivre.

Même air.

Oui, je veux te laisser, en cet adieu suprême,

1. On peut ici faire revenir, si l'on veut, le dernier couplet qu'a chanté Louise, en s'endormant, avec cette légère variante :

Ma croix d'or, de nos cœurs mystérieux lien ;
Tu ne me connais pas, ma sœur, et moi
[je t'aime...
Tu dors, tu n'en sauras rien.

(Amélie sort emportant la lumière. La scène redevient obscure).

SCÈNE V.

LOUISE *(endormie)*. L'APPARITION.

(La scène reste un moment silencieuse. Musique douce qui prépare l'apparition. On aperçoit d'abord une vive lumière partant d'en haut, à la droite du spectateur, au dernier plan de la scène. On voit, du même côté, dans le haut, flotter les extrémités d'une draperie blanche : c'est tout ce qui doit s'apercevoir de l'apparition).

VOIX *(du dehors et venant d'en haut).*

Louise !

(Louise fait un mouvement).

Louise ! me reconnais-tu ?... Je suis celle dont tu as si fidèlement et si pieusement paré l'autel...

LOUISE *(endormie et rêvant).*

La sainte Vierge ! oh ! quelle est belle !

LA VOIX *(articulant lentement et d'un ton grave).*

Chère enfant ! tes soins, ta tendre dévotion,

tes prières m'ont touchée, et je t'aime. Je t'aime, et je te parle ici pour empêcher ta perte. Oh ! que ne peux-tu voir les horribles et épouvantables maux qui t'attendent, si tu suis ce trompeur et funeste projet...

LOUISE · *(rêvant).*

Il est si beau et si pur.

LA VOIX *(parlant plus vite).*

Je sais bien que ce n'est pas pour toi, mais uniquement pour ta mère que tu veux t'enrichir. Toi, tu ne redoutes ni les privations de la pauvreté, ni les fatigues du travail. Mais ta mère a été riche ; elle a joui de tous les avantages que donnent l'opulence et un grand nom. Ruinée et réduite à l'indigence par des méchants dont elle a été la dupe et la victime, elle s'est expatriée et, cachant la noblesse de son nom, elle a vécu la plus pauvre et la plus obscure du village. Malade, infirme, c'est toi qui la nourrissais du modique salaire de tes journées, et tu savais, en dépit de l'infortune, exciter dans ton cœur assez de gaieté pour la faire sourire...

LOUISE *(rêvant).*

Ma mère ! ma mère ! ah ! tout mon amour !

LA VOIX.

Jamais ni elle, ni personne, ni moi-même, quand tu étais agenouillée devant moi et dans

la confidence de tes prières, nous n'entendîmes sortir de ta bouche une plainte ou un murmure. Il y avait une joie dans ta vie, la joie de m'apporter et de m'offrir les fleurs que tu cultivais pour moi... oh ! leur beauté me plaisait moins que celle de ton âme, leur parfum m'était moins doux que celui que m'offrait ton cœur.

LOUISE *(rêvant).*

Voyez-vous ce lis, avec sa blancheur éclatante et son calice où brille l'or... C'est toute ma richesse... O très sainte Vierge, si j'avais plus, je vous offrirais plus.

LA VOIX.

Oui, ton unique désir, ton rêve favori était d'enrichir tes deux mères : à l'une un magnifique temple ; à l'autre, ce palais dont on l'avait spoliée... Aussi, ta jeune imagination s'est laissé abuser par des fables ; et tel a été ton égarement que, pour ces vains projets de fortune, tu n'as pas craint d'abandonner ta mère... ta mère, qui ne pouvait subsister un jour sans ton travail, et à qui ta présence était encore plus nécessaire que le pain que tu lui gagnais.

LOUISE *(rêvant).*

C'est vrai ! ô folie ! ô ingratitude ! Ma mère ! qu'est-elle devenue ?

LA VOIX.

Rassure-toi. Ta mère n'a pas soupçonné

seulement ton projet ; elle n'a rien su de ton départ ; elle n'en a pas souffert ni pleuré. Elle a cru toujours avoir sa fille auprès d'elle...

LOUISE *(rêvant)*.

Comment ! Mon Dieu ! mon départ l'a-t-il rendue folle ?

LA VOIX.

Non ; mais j'ai occupé ta place auprès d'elle. Vêtue comme toi, prenant ta voix et tes traits, je me suis faite sa fille et sa servante...

LOUISE *(rêvant)*.

La sainte Vierge ! oh !

LA VOIX.

Comme toi, j'ai été travailler pour elle, à la journée : et, chaque fois, je lui rapportais de quoi payer le pain du lendemain. Moi aussi, et à ton exemple, j'ai su l'égayer de mes récits, la faire rire de mon rire joyeux ; tes soins, tes tendresses, tes attentions, ta caressante sollicitude, j'ai tout imité, tout reproduit.

LOUISE *(rêvant)*.

O bonté sans exemple !... O reconnaissance !...

LA VOIX.

Mais écoute, et sois courageuse, sois résignée... L'heure de Dieu était venue. Alors, je ne l'ai plus quittée. J'ai passé les jours et les nuits, au chevet de son lit, me disant : c'est ainsi

qu'eût fait ma chère Louise. Mes soins ont été aussi assidus que les tiens auraient pu l'être : que de fois, dans mes mains, j'ai réchauffé ses pauvres mains glacées ; et, quand la fièvre était trop ardente, je posais doucement mes lèvres sur son front, pour le rafraîchir *(On entend Louise sangloter)*.

Purifiée par l'adversité, sanctifiée par les prières de l'Église et l'union avec son Dieu, après qu'elle se fût endormie dans la mort, je l'ai conduite moi-même là où elle est plus riche que tu ne prétendais la rendre, plus heureuse qu'on ne saurait l'être sur la terre. Louise, elle et moi, tes deux mères, nous t'attendons au ciel. *(L'apparition cesse et la lumière disparait. Louise dort d'un sommeil plus calme.)*

SCÈNE VI.

CLAIRE, GENEVIÈVE, AMÉLIE, LOUISE

(endormie sous le berceau).

(Le jour commence et la scène s'éclaire un peu).

CLAIRE *(entrant en scène).*

Il n'est que quatre heures. Ce n'est pas trop tôt... Voyez le jour... Lui aussi s'est levé matin. D'ailleurs, jamais nuit ne m'a paru si longue... il me semblait toujours voir ce vaisseau s'enfuir sans nous.

AMÉLIE.

Que n'est-il parti, en effet !

CLAIRE *(avec effroi).*

Se peut-il ?

GENEVIÈVE *(qui est allée regarder).*

Non, non, il est toujours là, avec son beau gréement et ses légers pavillons flottant au vent.

CLAIRE.

A la bonne heure ! Écoute, ma chère Amélie, j'ai été enchantée de te rencontrer dans ce couvent !... une amie d'enfance ! Tu as été bien bonne de ne pas faire connaître mon nom à la supérieure, qui m'aurait mise sous les verroux, plutôt que de me laisser partir. Tu es on ne peut plus aimable de vouloir bien me faire la conduite. Mais, quant à me retenir, ne l'essaie pas. J'ai mis dans ma tête de voir du pays, et j'en verrai.

AMÉLIE.

Mais, ma bonne Claire, permets-moi de te le dire, c'est un projet insensé... *(A Geneviève :)* Mademoiselle, aidez-moi.

CLAIRE.

Geneviève m'a juré d'associer son sort au mien.

GENEVIÈVE.

C'est vrai.

CLAIRE.

Elle gardera son serment.

GENEVIÈVE.

C'est juste.

AMÉLIE.

Que tu changes de couvent, je l'admets. Viens dans le nôtre : si tu savais comme on y est bien !

CLAIRE.

Laisse-moi donc. Ils se ressemblent tous. Et la supérieure d'ici m'a l'air...

AMÉLIE.

Je t'affirme que tout le bien que je t'ai dit d'elle est exact. C'est vraiment une mère...

CLAIRE.

Je ne la crois pas indulgente.

AMÉLIE.

Une mère trop indulgente n'élève pas ses enfants ; elle les gâte. La nôtre est juste.

CLAIRE.

Cela veut dire sévère.

AMÉLIE.

Oui, quand il le faut. Et, à moins que tu ne prétendes que les enfants sont parfaits et toujours irréprochables, tu conviendras qu'il le faut quelquefois. D'ailleurs, veux-tu que je te confie un secret ?

CLAIRE.

Dis.

AMÉLIE.

C'est que je fais faire à notre supérieure tout ce que je veux.

CLAIRE.

Toi ?

AMÉLIE.

Moi-même. Je possède un ressort mystérieux, au moyen duquel, sans qu'elle s'en doute, je la fais agir, penser, parler, se mouvoir, comme mon petit doigt.

CLAIRE.

Est-ce possible ?

AMÉLIE.

C'est réel. Veux-tu des exemples ? L'autre jour, j'ai voulu qu'elle grondât notre maîtresse ; j'ai fait jouer mon ressort : la maîtresse a été grondée.

CLAIRE.

Bien ! elle avait été injuste ?

AMÉLIE.

Non, elle avait été faible et trop bonne. Une autre fois... Oh ! c'était un jour d'été, dans l'après-midi, il faisait une chaleur !... Nous étions en étude... tout le monde était

accablé et dormait... Une seule paraissait fort occupée... C'était Clarisse, ma voisine... mais occupée à quoi ? à la conduite d'un char en papier, auquel elle avait attelé huit mouches richement caparaçonnées. — Allons, allons, me dis-je mon ressort !

La supérieure arrive. « Mes enfants », dit notre Mère, « je viens vous faire une proposition : c'est de quitter l'étude et d'aller dans le parc ; mais à une condition : c'est que vous y jouerez bien. Si vous y jouez de tout cœur, je m'engage à vous y faire servir une collation. »

CLAIRE.

Tout cela, dis-tu, grâce à ton ressort ?

AMÉLIE.

Oui, tout cela.

GENEVIÈVE.

C'est charmant.

AMÉLIE.

Une autre fois... oh ! nous avions été méchantes, paresseuses, intraitables... Tout le pensionnat était en insurrection. Les punitions pleuvaient comme la grêle. C'était à ne savoir plus où donner de la tête. La supérieure alors était absente. Elle revient à l'improviste. On nous annonce sa visite. Vite, vite, mon ressort. Dans cette occasion désespérée je ne saurais dire combien de fois je l'ai fait jouer.

Notre Mère arrive. Tout le monde tremblait. On était pâle de frayeur. On baissait la tête. Il y avait là je ne sais quoi de solennel, de silencieux et de lugubre, comme à l'approche d'un affreux orage. Notre Mère paraissait lancer des éclairs, comme Moïse descendant du Sinaï. On n'osait la regarder. « Mes enfants, » dit-elle, « aux grands maux les grands remèdes ». Dieu ! qu'est-ce qui va nous arriver ? Au mal présent, qui est extrême, j'ai cherché un remède souverain, je n'en ai trouvé qu'un, et le voici. Epouvante universelle, tu conçois ! Mais attends la fin et écoute la Mère : « Je lève toutes les punitions et accorde une amnistie générale ».

CLAIRE.

Bravo ! vite, vite, dis-moi ton secret.

AMÉLIE.

Si tu restes, je te le dirai... mais rien qu'à cette condition.

CLAIRE.

Dis d'abord, nous verrons après *(On entend un roulement de tambour)*. Qu'est-ce que cela ?

GENEVIÈVE.

Un signal venant du vaisseau.

(Coup de sifflet. Voix répétant l'ordre) :

A la manœuvre. Tout le monde à son poste ! Dans une heure le départ.

CLAIRE.

Dans une heure ! bon ! ce mot réveille toute ma volonté. Amélie, l'arrêt irrévocable est prononcé : Je pars. Mais notre compagne d'hier, où donc... *(Elle s'approche du berceau et voit Louise à genoux et priant. Au bruit du tambour, Louise s'est éveillée. Sans faire attention aux jeunes filles qui occupent la scène, elle s'est mise à genoux, priant avec un grand recueillement. Claire va près d'elle, et, lui frappant sur l'épaule)* : Pardon ! ma chère compagne... il faut absolument que je vous dérange... n'avez-vous pas entendu ? On part dans une heure.

LOUISE *(se levant et venant en scène)*.

Merci ! j'avais entendu.

AMÉLIE *(à Louise)*.

Mademoiselle, je vous en conjure, soyez plus éloquente et persuasive que moi, usez de votre ascendant sur Claire de Vieilleville, mon amie, pour qu'elle ne commette pas cet acte insensé.

CLAIRE *(bas à Amélie)*.

Insensé ! tu t'adresses bien... si tu lui démontres qu'elle est insensée, à celle-là...

LOUISE *(à part)*.

Cette voix !... C'est singulier *(Haut à Amélie :)* Mademoiselle, je ne crois pas vous avoir jamais vue... je ne vous connais pas... et pourtant, votre voix, je suis sûre de l'avoir entendue : je la reconnais. Comment se fait-il ?...

AMÉLIE *(troublée).*

Ma voix... Mais...

CLAIRE.

Et moi aussi je reconnais autre chose... *(A Louise :)* C'est cette croix d'or que vous portez au cou *(Louise, qui ne l'avait pas encore remarquée, la regarde avec surprise).* C'est un insigne que porte toute élève du pensionnat, avec son nom gravé dessus. Amélie, fais-lui voir un peu la tienne... Mais elle te manque...

LOUISE *(après avoir lu le nom gravé sur sa croix).*

Vous vous nommez Amélie.

AMÉLIE *(de plus en plus troublée).*

Je me nomme... c'est-à-dire... je ne sais...

CLAIRE.

Qu'a-t-elle donc ? Tu ne sais pas ton nom?

LOUISE *(à Amélie).*

Mademoiselle, oh ! dites-moi que c'est vous qui m'avez visitée, qui m'avez parlé cette nuit.

AMÉLIE *(dans le plus grand trouble).*

Cette nuit... Je ne puis pas... Je voudrais... Pardon !

LOUISE.

Oh ! dites-le-moi, afin que je m'agenouille à vos pieds pour vous vénérer comme mon bon ange gardien, à moins que vous ne me permet-

tiez de me jeter dans vos bras pour vous appeler ma meilleure amie.

AMÉLIE *(lui tendant les bras)*.

Votre amie ! Eh bien, oui, depuis cette nuit, je la suis vraiment, et de tout cœur.

(Elles se tiennent embrassées).

CLAIRE.

Voilà une énigme dont je ne comprends pas le premier mot.

LOUISE.

Sur-le-champ, je vais mettre votre amitié à contribution. Il faut donc que vous obteniez de votre supérieure que j'entre dans ce couvent, pieds nus, la corde au cou, pour y passer ma vie dans la pénitence la plus laborieuse et la plus méritée...

CLAIRE.

A d'autres ! *(A Louise :)* Quoi ! vous renoncez à vos splendides espérances de fortune ?

LOUISE.

Oui.

CLAIRE.

Et le magnifique temple promis à la sainte Vierge ?

LOUISE.

Je lui en consacrerai un plus beau : ce sera mon cœur.

CLAIRE.

Et ce riche palais où vous vouliez loger votre mère ?

LOUISE *(d'une voix éplorée).*

Ma mère habite à présent le plus riche de tous les palais, le ciel.

CLAIRE.

Décidément, elle n'est plus des nôtres. Geneviève, partons-nous ?

GENEVIÈVE *(à Claire).*

De grâce, déliez-moi de ma promesse, afin qu'au lieu de m'exposer aux orages, moi aussi j'aille m'abriter dans ce port.

CLAIRE.

Allons ! il faut y renoncer *(A Amélie :)* Voyons, ton secret ?

AMÉLIE.

Tu restes donc ?

CLAIRE.

Cela va sans dire, puisque tu m'en as fait une condition.

AMÉLIE *(avec bonheur).*

Dieu soit loué ! trois brebis égarées que je ramène au bercail ! *(A Claire, mais de façon à être entendue des autres personnes :)* Eh bien le secret, le moyen infaillible d'obtenir, d'une supérieure, sans qu'elle s'en doute, tout ce qu'on veut, c'est : de le demander à son ange gardien.

(Chœur final du cantique).

FIN

ZAÏDA

OU

LA MAHOMÉTANE AU COUVENT

Comédie dramatique en 1 acte
Nouvelle édition. — Prix : **3** francs

L'action se passe au couvent de Zubia, près Grenade. Des sentiments nobles et délicats y so exprimés ; le style est d'une facilité élégante. Écr exclusivement pour jeunes filles, cette œuvre le sera une école de beau langage et de perfecti morale.

SI J'ÉTAIS REINE !

Opérette féérie en 2 actes
Paroles de A. BRUNAUD. — Musique de J. MINAUD
Livret seul : **2** fr. **25** — Partition : **2** fr.

Décors : Une fontaine, au pied d'un rocher. I palais de la Reine.

L'opérette, ce genre si français, a toujours la fave du public, pourvu qu'il possède les qualités qui l sont propres : un sujet agréable, une figuration bri lante, une musique facile et gaie. Telles sont pré sément les qualités de : *« Si j'étais Reine »*, où l yeux et les oreilles sont également charmés par joyeuse aventure d'une reine improvisée. Les scèn du bouffon, de la doctoresse, du conseil des ministr etc..., sont d'une ironie désopilante et le comique irrésistible chaque fois qu'apparaît la touriste am caine dans son éternel voyage autour du monde. L airs, faciles et chantants restent dans la mémoire av le souvenir d'un spectacle divertissant.

UNE VIEILLE FILLE DANS DU COTON

Comédie en 1 acte, par M. GUILBERT
5 pers. (14 à 16 ans). — Prix : **2** francs.

Mademoiselle Herminie Longpré n'a dans la v qu'une préoccupation : son bien-être et sa santé. Nou assistons à une des scènes comiques où s'accuse so égoïsme féroce.

La pièce renferme une leçon donnée avec esprit agrément.
